

---

André Padoux

## **Hugh B. Urban, *Songs of Ecstasy. Tantrie and Devotional Songs from Colonial Bengal***

New York, Oxford University Press, 2001, XII+187 p.  
(bibliogr., index)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

André Padoux, « Hugh B. Urban, *Songs of Ecstasy. Tantrie and Devotional Songs from Colonial Bengal* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.86, mis en ligne le 25 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1017>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1017>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

124.85

TRÉVOUX (Guy).

**L'Origine des rites et symboles maçonniques.** Monaco, Éditions du Rocher, 2002, 350 p. (bibliogr., glossaire).

On a peine à croire possible et quelque peine à suivre ce récit écrit dans la droite ligne des légendes sur l'origine de la maçonnerie des années 1830-1850, au moment où la critique historique avait ouvert des espaces nouveaux sans les contrôler tout à fait et où naturalisme et anticléricalisme inspiraient de nombreux auteurs. Le projet développé dans ce livre est de montrer que la maçonnerie est héritière d'un savoir initiatique immémorial, de mille ans antérieur à la légende de la construction du Temple du roi Salomon, et de rattacher rites et symboles des constructeurs aux traditions des peuples indo-européens, voire aux Pélasges. La démonstration procède symbole par symbole, la « déambulation », les nombres trois et cinq, l'équerre, la hache, etc. ; elle privilégie la thèse des sources forestières de l'institution, le travail du bois ayant précédé celui de la pierre et les compagnons fendeurs les tailleurs de pierres. De la Grèce homérique à l'Inde védique en passant par les religions germaniques et l'invention de l'écriture phénicienne, aucune spécialité n'échappe à l'auteur qui utilise beaucoup Frazer et les grands dictionnaires (le *Gaffiot* et le *Bailly* figurent dans la bibliographie). C'est donc un savoir nouveau qui est proposé aux maçons et aux sympathisants, épuré des erreurs de la Bible et des falsifications des savants contemporains.

Jean-Pierre Laurant.

124.86

URBAN (Hugh B.).

**Songs of Ecstasy. Tantric and Devotional Songs from Colonial Bengal.** New York, Oxford University Press, 2001, XII+187 p. (bibliogr., index).

Ce volume, complément du précédent (cf. *supra*, 124.50), donne la traduction d'extraits de certains textes de la secte ésotérique des Kartābhajās. Cela dans la mesure où il est possible de traduire en anglais des œuvres en langue bengalie, où les mots ont non pas leur sens usuel mais un sens conventionnel gardé secret (donc en principe caché), et qu'en outre ces termes se réfèrent souvent à un état de la société locale – le Bengale colonisé du XIX<sup>e</sup> siècle – qui n'existe plus aujourd'hui. Il s'y rencontre donc parfois des expressions que les membres initiés de la secte ne comprennent plus actuellement. H.B.U. souligne dès l'abord cette situation, donc le caractère approximatif, conjectural même, qu'a parfois sa transposition.

Il s'agit de poèmes à chanter, destinés sinon à faire connaître, du moins à donner une expression à la doctrine de la secte. Plus de six cents de ces chants ont été rassemblés pour former la *Bhāver Gītā*, le chant de l'expérience extatique, attribué traditionnellement au deuxième maître des Kartābhajās, Dulālcānd (1793-1833), mais qui groupe plus probablement des œuvres d'auteurs divers élaborées dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces poèmes sont assez semblables à ceux des Bauls, les bardes errants du Bengale et, comme eux, ils étaient (et sont encore) chantés en public, notamment lors de la grande foire (*mela*) qui se tient au printemps, lors de la fête du Holi, à Ghospāra, non loin de Calcutta. Ils sont l'expression d'une dévotion populaire en même temps que d'un enseignement ésotérique, une des images caractéristiques de ces poèmes étant celle de l'Homme du Cœur (*maner mānuṣā*), exprimant l'aspiration mystique en même temps que l'idéal social des Kartābhajās. Comme le souligne H.B.U., on a là un cas assez particulier, où les aspirations populaires (celles des « subalterns », comme on dit maintenant) se font jour dans une langue mêlant le style populaire villageois bengali à celui de la société civile de Calcutta, utilisant largement le « langage de la Monnaie », c'est-à-dire une terminologie commerciale, ainsi que des références à l'East India Company qui dominait alors la région. Ces poèmes associent également au mysticisme vishnouite des éléments tantriques présentés en même temps que dissimulés sous le voile d'un discours codé, leur ambiguïté étant évidemment celle même de la situation des Kartābhajās dans le monde bengali.

Après une note sur la question de la possibilité – et de la légitimité – de la traduction d'œuvres destinées par nature à rester voilées de mystère, l'introduction revoit rapidement, sous le titre de « The Spirituality of the Subaltern », le contexte historique, déjà étudié dans le volume précédent, de ces poèmes ; puis H.B.U. insiste sur ce qu'ils ont, selon lui, d'exceptionnel par le mélange des niveaux de langue et par la complexité de leurs références sociales et religieuses. Il y aurait beaucoup à dire sur cette supposée spiritualité des subalternes en Inde (comme sur ceux qui de nos jours parlent au nom des Dalits, selon le terme admis), mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Pour revenir au volume, il comporte trois chapitres donnant d'abord des extraits classés par thème de la *Bhāver Gītā*. C'est la partie principale (pp. 38-110) du livre et la plus attrayante. Puis sont rendus en anglais les « Propos de la Monnaie » (Mint Sayings) de Manulāl Mīśra (mais n'est-ce pas là un nom

brahmane ?) qui fut le plus important auteur de la secte après Dulālcand, aphorismes résumant certains des enseignements des Kartābhajās, mais dont H.B.U. reconnaît qu'ils sont parfois intraduisibles car impossibles à comprendre. Puis, sous la rubrique « Songs from the Secret Market Place », sont donnés quelques autres textes ésotériques. Enfin est traduite *Kartābhajā*, un poème satirique de Dāsarathī Rāy (1805-1857), poète connu pour ses descriptions humoristiques, souvent truculentes, des milieux populaires de Calcutta. Le recueil se termine ainsi de façon ingénieuse par un regard porté sur ces subalternes par un membre de l'élite cultivée bengalienne de l'époque. Les 37 pages de présentation et les 25 pages de notes qui accompagnent les traductions aident utilement à entrer dans un monde curieux, jusqu'à présent fermé au lecteur occidental. Il faut être reconnaissant à H.B.U. de nous en avoir entr'ouvert, avec compétence et subtilité, la porte.

André Padoux.

124.87

VIDAL (Dominique).

**Les Historiens allemands relisent la shoah.** Bruxelles, Éditions Complexe, 2002, 288 p. (cartes, index) (coll. « Questions à l'histoire »).

Historien de formation, Rédacteur en chef adjoint du *Monde diplomatique*, l'auteur s'est donné pour tâche, dans cet ouvrage, de mettre à la disposition du lecteur français les travaux des historiens allemands sur le III<sup>e</sup> Reich et la *shoah* qui n'ont pas encore, à ce jour, été traduits – et on peut se poser la question de savoir s'ils le seront jamais. Synthèse, donc, d'une vingtaine d'ouvrages qui ont, sans renouveler de fond en comble notre connaissance de la période, apporté un certain nombre d'éléments nouveaux, ne serait-ce que parce que de nouvelles sources de documentations sont devenues accessibles ; et aussi parce que cette nouvelle génération d'historiens, née après la Seconde Guerre mondiale, n'a pas les mêmes inhibitions que la génération qui l'a précédée.

Après avoir présenté une chronologie de la persécution, de 1933 à 1945, D.V. étudie successivement comment ces jeunes historiens allemands – une douzaine – ont traité une série de thèmes qui sont au cœur du débat sur la politique génocidaire nazie. Dans « L'Allemagne déjudaïsée (1933-1939) », il s'agit de montrer, avec Peter Longerich, Frank Bajohr et Alex Bruns-Wüstefeld, comment la *Shoah* est l'aboutissement d'une politique d'exclusion progressive des juifs de la société allemande ; dans « Le nouvel ordre européen », il s'agit de réinsérer, essentiellement à l'aide de l'ouvrage

de Götz Aly et Suzanne Heim, l'extermination dans un projet global de remodelage de « l'espace vital » allemand, projet qui exigeait la disparition de plusieurs millions de « sous-hommes » ; dans « Les autres victimes du génocide », il s'agit de mettre en lumière, comme l'ont fait Christian Gerlach, Burkhard Jellonek ou Michael Zimmermann, entre autres, que le génocide juif a été accompagné d'autres tueries : malades mentaux et handicapés, prisonniers de guerre soviétiques, intelligentsia polonaise, Tziganes et homosexuels ; dans « Facteurs et acteurs de la radicalisation », il s'agit d'évaluer, indépendamment du problème de l'existence et de la date d'un ordre d'extermination émanant d'Hitler lui-même, et à partir de nombreux travaux dont ceux de Christian Gerlach, de Hans Safrian, de Dieter Pohl ou de Götz Aly, le poids des circonstances et celui des acteurs, le rôle respectif du centre et de la périphérie, dans l'accélération du génocide après Wannsee. Le cinquième chapitre « La "solution finale" en Galicie orientale » se propose de suivre l'un de ces historiens, Dieter Pohl, dans son exploration des conditions de l'extermination des juifs dans un territoire de l'Est, envahi par l'armée allemande lors de l'agression de l'URSS. Enfin, dans un dernier chapitre : « L'opinion allemande face à la *shoah* », D.V. étudie comment David Bankier (né en 1947 dans un camp de Personnes Déplacées, immigré en Israël où il enseigne et mène ses recherches – ce n'est donc pas à proprement parler un historien allemand) rend compte de l'attitude de l'opinion publique au sens large, informée des persécutions mais nullement préparée à entrer massivement en résistance.

Si on veut résumer l'apport de cette « nouvelle histoire », on pourrait dire qu'elle a dépassé la « querelle des historiens » et le débat entre « intentionnalistes » et « fonctionnalistes » qui avait tant marqué la génération précédente ; qu'elle envisage la comparaison entre nazisme et stalinisme d'une manière totalement différente, en ne retenant pas les thèses de Ernst Nolte et en resituant l'extermination des juifs européens dans le contexte de la croisade antibolchevique de la Wehrmacht contre les populations soviétiques ; enfin, qu'elle s'inscrit en faux contre la thèse de « l'antisémitisme éliminationniste » de l'historien américain Daniel Goldhagen et refuse les généralisations hâtives de ce dernier. Méthodologiquement, ces « jeunes historiens » se sont attelés à rendre compte du passé, non à partir d'*a priori* théoriques, mais en privilégiant l'étude patiente et minutieuse des témoignages, multiples, directs et indirects, qui ont pu être conservés. C'est donc plus dans l'orientation de leurs recherches, dans les questions qu'ils